

GAUCHE DE LA GAUCHE

Pure forgerie médiatico-politique, *gauche de la gauche*, expression largement reçue depuis 1998 pour désigner la nébuleuse des formations situées à la gauche du parti socialiste (et plus largement des partis socio-démocrates), procède d'un intéressant lapsus de lecture. Le 8 avril 1998, les sociologues Pierre Bourdieu, Christophe Charle, Bernard Lacroix, Frédéric Lebaron et Gérard Mauger publiaient dans les colonnes du *Monde* une tribune dont le texte avait été, précisait-ils, élaboré dans le cadre de l'association *Raisons d'agir*. Son titre: «Pour une gauche de gauche». Son objet: «[rappeler] au quatuor Jospin, Chevènement, Hue, Voynet», «quinze jours après le vendredi noir des présidentielles régionales» et un an après l'arrivée au pouvoir de la «gauche plurielle», que «les majorités de gauche ont conduit au désastre chaque fois qu'elles ont voulu appliquer les politiques de leurs adversaires et pris leurs électeurs pour des idiots amnésiques.» Alors que le Président de la République, les présidents de partis, les politologues médiatiques se succédaient «au chevet de la République» pour s'interroger sur les technologies électorales susceptibles de contrer la montée de l'extrême droite, les auteurs de cette tribune entendaient rappeler la gauche à ses valeurs, à ses engagements historiques, souligner l'inventivité politique en germe dans le mouvement des sans-papiers et des chômeurs, appeler à une internationalisation de la résistance à un néolibéralisme faisant le lit des extrémismes désespérants et d'un socialisme désespérément attaché à de petits enjeux de pouvoir national ou à une internationale du renoncement à l'Europe sociale.

Quoi qu'on pût penser du propos, rien dans ce texte ne laissait supposer, chez ses signataires, un romantisme de la révo-

lution, une fantasmagorie gauchiste, ni des velleités de ce «radicalisme de campus» dont Bourdieu n'a pas cessé, par ailleurs, de dénoncer les illusions et le confortable quiétisme. Rien n'y fit: d'emblée, journalistes, politologues et politiques – ou sociologues impatients d'en découdre avec l'auteur de *La Distinction*¹⁶⁷ – lurent un ralliement à une *gauche de la gauche* dans ce qui était rappel des partis de la gauche plurielle à une «gauche de gauche». Pierre Bourdieu eut beau, dans *Télérama*, rappeler l'enjeu de ce texte, souligner que ses auteurs «[avaient] parlé d'une "gauche de gauche" (et non de *la gauche*), c'est-à-dire, tout simplement, d'une gauche *vraiment* de gauche, d'une gauche vraiment respectueuse des promesses qu'elle a faites pour obtenir les suffrages des électeurs de gauche». Rien n'y fit encore, non plus, dans la même interview, que l'analyse consistant à souligner que «Parler de "gauche de *la gauche*", comme l'ont fait spontanément les journalistes, c'est transformer une intervention presque banale – n'est-il pas normal, de la part des électeurs, de rappeler les élus à leurs engagements? – en prise de position radicale, extrémiste, facile à condamner» (12/08/98).

C'est qu'au fond et jusqu'à nos jours, qui n'ont pas vu s'affaiblir le succès de la lecture biaisée du titre de cet article, penser *gauche de la gauche* au lieu de «gauche de gauche» ne permet pas seulement, en effet, de balayer d'un revers de la main, au rayon des illusions gauchistes, une revendication légitime et

167. Tel Bruno Latour, dans une tribune de *Libération*: «Cette idée que l'on peut court-circuiter la vie publique parce que l'on posséderait une science qui donnerait des lois de l'histoire et qui permettrait de se situer à la gauche de la gauche a un précédent: le marxisme. Bourdieu n'a bien sûr rien d'un Lénine, mais il autorise les Français qui voient en lui une planche de salut à retarder la réflexion indispensable sur les liens entre la science, la France, la gauche, la modernisation, la société et l'économie. Comme si on pouvait simplifier le monde social et en connaître les composants sans se donner de moyens compliqués et coûteux pour donner la parole aux acteurs ordinaires et pour leur laisser déployer leurs propres mondes.» (15/09/98).

raisonnable, mais aussi d'exonérer les partis de gauche au pouvoir – et leurs appuis médiatiques¹⁶⁸ – de tout questionnement sur les politiques qu'ils mettent en œuvre autant que sur les effets – pas seulement politiques – de leurs politiques, et de laisser calmement tourner la machine qui produit à la fois le consentement à l'ordre dominant et le désenchantement démocratique dont se nourrissent les extrémismes de tous bords. Lapsus ? Sorte de résultat aberrant d'un test de closure, plutôt : journalistes et politologues continuent d'insérer dans le syntagme « gauche de gauche », en l'attribuant à Bourdieu, un élément qui lui reste étranger. Un simple article défini, signant à la fois leur refus de lire et leur refus d'entendre ce qu'ils y lisent fort bien.

Pascal DURAND

168. « Candidature unique : la gauche de la gauche pas très adroite », titrait récemment *Libération*, avec l'humour pince-sans-rire qui caractérise le quotidien passé de Sartre à Rothschild : « La gauche de la gauche est-elle en train de rater un rendez-vous historique ? Alors que la gauche réformatrice et de gouvernement se trouve en état de marche avec Ségolène Royal à sa tête, la gauche radicale, elle est restée en rade ce week-end. Certes, l'explosion du rassemblement antilibéral ne s'est pas produite, mais son lent délitement se profile » (11/12/2006).

GENRE

Le terme de *genre*, pour désigner le « sexe social » des individus et l'ensemble des études dites « *de genre* » qui portent sur les différents domaines dans lesquels cette détermination sociale de l'identité sexuelle est susceptible de s'exercer, est l'héritage d'une tradition politique et scientifique féministes. En anglais, l'emploi du terme « *gender* » naît de la critique de chercheuses américaines qui dénoncent dès les années 1970 l'invisibilisation des femmes dans les sciences, tant comme productrices du savoir scientifique que comme sujet de recherche. Il apparaît pour la première fois sous la plume de la sociologue britannique Ann Oackley en 1972 ; elle l'emprunte au vocabulaire de la psychiatrie, où il désigne l'identité sexuelle non conforme au sexe biologique désigné, et lui attribue le sens de « *sexe social* ». Si l'identité mâle ou femelle est octroyée biologiquement, l'identité masculine ou féminine est en effet un construit social, le produit d'un processus par lequel on *devient* homme ou femme. Simone de Beauvoir ne disait-elle pas dès 1949 « On ne naît pas femme, on le devient » ?

Dissocier le *genre* du sexe, tel est bien le projet scientifique auquel s'attèlent les nombreuses chercheuses qui suivront la perspective ouverte par Oackley, en défiant une tradition scientifique dans laquelle les différences *biologiques* se trouvent systématiquement mobilisées pour justifier d'une séparation et d'une hiérarchisation sexuelles dans tous les aspects de la vie humaine. L'ensemble de ces travaux vont consolider le *genre* comme concept et non plus comme catégorie descriptive et y introduire la notion de rapport de pouvoir ou de domination, autre chantier intellectuel ouvert par les chercheuses issues du mouvement des femmes. Pour Gayle Rubin, le *genre* désigne « une division des sexes socialement imposée [et] un